

Plongée et contre-plongée sur le multiple : *Ainsi parle la Tour CN*

MAÏR VERTHUY
Université Concordia, Montréal

*Dydd da. Cu efridyddion, cu cydswyddogia. Yr wyf hapus bod yma heddiw. Nid ydych yn mynd i ddeall gair o'r hyn a ddwedaf yn ystod yr eiliadau nesaf, y hyn ddim oberwydd i mi fod un siarad rhyw fath o gleber. Rydym yma heddiw i drafod gweithiau Hédi Bouraoui. Mae'r cyflwyniad hwn yn ymwneud a'i nofel *Ainsi parle la Tour CN* ac, fel y gwyddom, purpas pennaf y nofel yw, yn guntaf, dangos sut mae Toronto wedi datblugn yn ddinas amiddiwylliannol ac amlieithog, ac wedyn, cynnig golwg eang newydd ar ddyfodol dynoliaeth yn ei holi anrhywiaeth a chytgord ei garfanau. Penderfynais ddechrau yn Gymraeg, yr iaith lenyddol ddigysfnewid bynaf yn Ewrop, i ddangos i Hedi fy mod dysgu ei wers¹.*

Le texte qui suit s'adressera pour l'essentiel au roman *Ainsi parle la Tour CN*, pour en offrir un commentaire ou une tentative d'analyse. De ce fait, dans la réflexion sur la multiplicité culturelle (dans tous les sens du mot) qui nous préoccupe tous et toutes, c'est d'abord le

1. La traduction de ce passage écrit en gallois se trouve dans l'Annexe qui suit.

cas Canada qui nous intéressera, au sens propre pour commencer mais au sens figuré ensuite ; un Canada que nous essayerons de lire comme mise en abyme d'un monde à la fois réel et possible. Dans l'univers de la Tour (et éventuellement dans celui de l'auteur), ce dernier se présenterait sans doute comme un monde fusionnel où la contradiction sera remplacée par la contrairation dans le sens où Jeanne Hyvrard emploie ce mot :

La contrairation ne doit pas être confondue avec la *contradiction*, ni être défaite même par la dialectique. Elle permet de penser ensemble les *contraires* qu'elle ne dissocie pas. Elle les différencie de la négation qui s'y oppose. Elle permet de penser la *totalité*, constamment refoulée par la contradiction².

Nous sommes nombreux et nombreuses de nos jours à être des transculturels et des interculturels. Je vais d'ailleurs moi-même TRANsgresser dans ce livre voué au TRANSculturel en distinguant entre le sens que je donne aux deux termes.

Qu'il me soit permis de commencer par distinguer aussi entre le vécu des femmes et celui des hommes :

Car, nous les femmes, sommes depuis des millénaires, depuis toujours, les seules véritables spécialistes de l'interculturel [ou du transculturel]³, nous qui ne naissons encore pour la plupart dans une famille que pour la quitter, pour aller rejoindre celle de l'Autre, nous qui n'avons jamais connu autre chose que cette aliénation de notre identité. Ce n'est pas pour rien que l'on dit encore aujourd'hui : « Qui prend mari prend pays » ; [...] L'interculturel ou le transculturel par définition, c'est nous. (Verthuy 30)

Mais pour les besoins de ce colloque, nous allons aujourd'hui faire fi de cette distinction. À regret.

Pour moi donc sont TRANSculturels ceux et celles qui, à brève ou à longue échéance, se fondent dans la culture d'accueil, celle qui

2. Jeanne Hyvrard, *La pensée corps* (Paris : Des Femmes, 1989) 47.

3. Mots entre parenthèses rajoutés par l'auteure de ce texte lors de sa présentation au colloque.

s'est développée au fil des ans, la plupart du temps après conquêtes et guerres. Ainsi en va-t-il, dans ce territoire dont les Premières Nations ont été dépossédées, après les invasions des Français et des Anglais, de tous les Italiens, Allemands, Irlandais, Juifs espagnols, j'en passe, qui arrivés en Nouvelle-France ou au Bas-Canada, qui au XVIII^e siècle, qui au XIX^e, qui, dans la première partie du XX^e, se comptent aujourd'hui parmi les Québécois « de souche ». Il n'en va pas autrement chez les Canadiens anglais. Ils ou elles sont rares à être réellement descendus d'un peuple « anglais ». Ce peuple « canadien anglais » se compose effectivement de gens venus du monde entier, à des proportions différentes, bien sûr. Ils ont développé une culture plus ou moins commune et, de ce fait, comme les Québécois de souche, se présentent aux nouveaux venus comme une masse à la fois uniforme et informe.

Nous, les INTERculturels, car c'est dans cette catégorie que je me place, nous avons un statut et un vécu différents. Nous sommes aussi arrivés de partout dans le monde, mais dans les dernières décennies du XX^e siècle, voire au commencement de celui-ci, souvent, comme Hédi lui-même, après maints détours. Le monde change. L'assimilation cède le pas – en principe – à l'intégration. À nous les vols charters, le téléphone plus accessible, les fax, puis l'Internet et la télévision par satellite, toutes choses qui assurent un contact permanent avec le pays ou la culture d'origine. Toutes choses également qui nous permettent de connaître encore d'autres cultures que la nôtre, celle que l'on a quittée, ou celle que l'on adopte. Toujours est-il que notre être au monde subit ainsi de multiples influences ; nous gardons en mémoire ce qui, autre que le pays d'adoption, fait aussi partie de nous. Les costumes associés à d'autres régions du monde se portent fièrement. Les restaurants « ethniques » prolifèrent comme les quartiers : Chinatown, Greektown, la petite Pologne, le Portuguese Village, Cabbagetown (TCN 214). J'en passe [...]. Nous fonctionnons dans les INTERstices du monde qui nous entoure, du pouvoir qui nous gouverne. Nous faisons appel à des réseaux TRANSnationaux. L'INTERculturel domine. C'est dire que nous n'immignons jamais complètement.

La preuve en est qu'au Canada à peu près les seuls à ne posséder qu'un passeport, qu'une nationalité, sont justement les Canadiens et les Québécois de souche, les Premières Nations constituant une catégorie à part. En général, les interculturels en possèdent au moins deux, ont le droit de vote dans au moins deux pays. La question de l'identité de chacun, chacune, se complexifie d'autant. Quel passeport utiliser aujourd'hui ? Qui suis-je ?

Ce qui nous amène justement à notre roman car le propos présenté ici concerne, comme il est dit plus haut, ce qui est peut-être le premier roman à être publié en français en Ontario sur cette ville différemment, autrement, migrante et multiple qu'est Toronto aujourd'hui.

Déjà dans le titre nous sommes confrontés, si c'est bien le mot, à ce nouveau multiple. À lui tout seul le titre contient ou traduit tout ce que la lecture du roman va nous révéler, telle la fleur japonaise qui s'ouvre et s'épanouit quand nous la mettons dans l'eau. Nous nous y arrêterons alors.

La Tour domine au propre et au figuré tout ce qui se passe dans son monde. Visible de partout, connue comme la louve blanche, elle fournit du travail, facilite les rencontres et les séparations, peut-être même les subversions. La communication terrestre se transforme en communication aérienne. C'est elle qui, après le cheval, le chemin de fer et même l'avion, permet tous ces échanges d'informations, de traditions culturelles, d'appels au secours, et qui sait quoi encore ? Elle se vante en quelque sorte d'être une anti-Babel (18), réunissant les gens au-delà de toutes les distances, de toutes les barrières, faisant que nous ne sommes plus entièrement coupés de nos sources ni, à moins de vouloir l'être, les uns des autres :

Dans mon chantier se sont conjuguées les langues de roaille et le langage du cristal, la parole d'acier et les phrases agrippantes du mortier [...]. Aucune voix n'a été occultée ! Toutes se sont réunies pour relever le défi. D'une hauteur jamais atteinte. Au lieu de noyauter les voix dissidentes, les Torontois les ont mises à l'unisson. (314)

Narratrice ou narrateur, alternativement ou en même temps, la Tour phallique se raconte certes, mais raconte aussi les autres.

Aucune outrecuidance de sa part non plus puisqu'elle n'ambitionne aucunement d'égaler des dieux.

Le sigle, « la Tour CN », version écourtée du « Canadien national », nous renvoie à l'histoire de ce chemin de fer, fruit déjà d'une fusion prometteuse entre plusieurs chemins de fer préexistants, et qui a fait traverser le Canada entier à plusieurs générations. Le Canada avec toute sa population TRANSculturelle. Et, si le Canadien national a réussi cet exploit, c'est grâce entre autres, bien sûr, au travail d'une main d'œuvre à la fois migrante et exploitée. Plus ça change [...].

L'existence de la Tour témoigne d'une autre forme du multiple, la compagnie d'origine s'étant « diversifiée » par la suite en investissant dans plusieurs autres domaines, dont justement l'immobilier. Tout un programme « transculturel » ou « interculturel » à la mode capitaliste. Nous voilà à l'ère de la transhumance généralisée.

La Tour personnalise également une facette inattendue de ce nouveau métissage, son identité pourtant féminine empruntant la forme d'un immense phallus. Il s'agit là effectivement du passage au moins partiel d'une culture à une autre. L'androgynat, l'homosexualité, la bisexualité, la transsexualité ; de nouvelles formes de sexualité ainsi affirmées et reconnues font partie de notre réalité actuelle⁴, nous sommes à mille lieues de la culture hétérosexuelle unique qui traditionnellement s'est imposée en faisant taire le différent. La Tour phallique en témoigne.

Mais il faut revenir au titre entier. Nous sommes dès le premier regard emportés par la forme qu'il emprunte : *Ainsi parle la Tour CN*. Nous voilà bien installés dans un univers du multiple car qui ne reconnaît pas le clin d'œil au célèbre texte de Nietzsche : *Ainsi parlait Zarathoustra*⁵. Un livre en allemand sur le surhomme que prônait Nietzsche et dont le nom lui aurait été suggéré par un texte de Goethe.

4. L'on pense ici, par exemple, à la très huppée Kelly King, si bien nommée, qui cherchera refuge dans les bras de Suzy McNally (260) et au « Franco-Ontarien de souche » gai, Marcel-Marie Du Boucher » (34).

5. Friedrich Nietzsche, 1854-1900, *Also sprach Zarathustra*. Traduction française disponible sur le Web.

Un nom qui dès le départ se présente comme migrant d'un auteur à l'autre, qui véhicule toute une histoire allemande, mais qui dans la réalité prend ses racines dans quelque chose de bien plus ancien.

Car il y a un autre Zarathoustra, à côté duquel celui de Nietzsche paraîtrait fort jeune, dont l'influence, qui remonte à une époque bien avant notre ère, se fait encore sentir aujourd'hui. Il s'agit de celui que nous connaissons mieux sous la version grecque de son nom : Zoroastre, et qui a donné ce nom à la version réformée du mazdéisme oriental, le zoroastrisme, religion que pratiquent encore plusieurs milliers de Canadiens, surtout d'origine persane, et dont certains se trouvent dans cette mosaïque qu'est Toronto. Quel chemin pour aboutir ainsi dans le « Nouveau Monde. »

Il existe des échos entre les deux Zarathoustra, que l'on retrouvera également chez notre Tour. Les deux premiers passèrent une période de réflexion dans les hauteurs que connaît celle-ci, avant de descendre dans la vallée, là où la Tour CN ne les suivra pas, pour offrir un message aux diverses gens qu'ils y retrouvent. Mais là où la doctrine de Zoroastre soulignait la transcendance divine et le futur triomphe d'un monde fondé sur une plus grande justice, celle de Nietzsche est fort différente. Avec la même voix « venue du fond des âges » cependant, qui rappelle celle de son prédécesseur ou annonce celle de notre propre *Euguélionné*⁶, elle proclame la mort de Dieu, prêche un autre dépassement de soi, la transformation de l'homme en surhomme. Je dis bien « homme » car la femme pour Nietzsche n'a que deux fonctions : celles de pondeuse et de « repos du guerrier ».

Et notre Tour ? Déjà elle refuse, comme nous pouvons le constater, les deux modèles « babéliens », celui déjà mentionné et l'autre, le Ziggurat assyrien, fait pour étudier les astres et faciliter la descente de Dieu sur terre. Elle se distingue également de ses confrères/consœurs. Loin de notre Tour d'attendre, d'accueillir, un dieu fictif alors que, pour elle, dieu (l'Esprit Originel) habite tout ce qui vit ou existe sur terre et ne saurait s'en séparer. Toute pierre, toute plante, tout animal, tout être humain font partie de l'omniprésence de cet Esprit inclusif.

6. Louky Bersianik, *L'Euguélionné* (Montréal : VLB, 1976).

De même, rejetant pour sa part toute idée de descente dans la vallée, d'être actrice/acteur ou spectatrice/spectateur dans un théâtre à l'italienne, elle reste perchée comme une caméra pour nous offrir sa prise de vue ; sans descendre de ses hauteurs, sans se mettre à leur niveau, elle propose une vue plongeante sur ceux et celles qui se retrouvent au sens figuré comme au sens propre, à ses pieds. Ces objets du regard ne savent pas que la Tour les « tourne » en quelque sorte, à l'instar du film américain : *The Truman Show*⁷, lui-même un « remake » du film québécois : *Louis 19, le roi des ondes*⁸.

Auréolée donc d'une tradition fort ancienne et déjà métissée, installée sur les hauteurs, la Tour CN se distingue de ses prédécesseurs, tant par son refus de ce dieu lointain, inexistant, que par celui du surhomme. Elle rejette autant le monothéisme traditionnel que l'idée qu'un tel dieu puisse être mort car il aurait ainsi effectivement existé.

La Tour verra donc de haut les nombreux touristes de partout dans le monde qui grouillent à ses pieds ou qui montent dans l'ascenseur pour avoir la même vue, la même perspective sur la ville et ses environs que leur hôte(sse). Elle voit aussi les Torontois ou les banlieusards qui courent se rendre au travail ou d'autres qui s'installent tout en bas pour manger, pour boire, peut-être tout simplement pour se reposer. C'est tout un monde étourdissant.

Mais son point de vue n'est pas univoque. Si elle est bien narratrice unique, elle véhicule néanmoins la perspective du monde qui l'entoure. De cette façon, s'oppose à la plongée de la Tour la contre-plongée de certains personnages, des passants, des visiteurs, et ainsi de suite qui perçoivent la Tour du sol et même parfois des hauteurs. Dès les premières pages, nous pouvons constater que Pete Deloon⁹, par

7. *The Truman Show*, film hollywoodien (Universal Pictures), réalisation Peter Weir, 1998.

8. *Louis 19, le roi des ondes*, film québécois, réalisation Michel Poulette, 1994.

9. Membre des Premières Nations. Son nom autochtone restera inconnu, ayant été naturalisé déjà par les colons français, qui le transforment en Pierre de Lune. Ici nous constatons que, dans la Ville Reine, il a été « rebaptisé » par les anglophones.

exemple, qui vole suspendu au fil d'un hélicoptère afin d'installer un distributeur électrique, est fort « attiré par la vue plongeante » (16).

De même, quand Souleyman Mokoko emmène sa fille, Amanicha, manger au Restaurant Carrefour dans le ventre de la Tour un repas fort peu « ethnique » ou peut-être « amériquement ethnique » (un *Mac*, des *French fries* et un *coke*), celle-ci s'exclame : « Baba, Baba [...] pourquoi cette pyramide se termine-t-elle par une tête d'aiguille qui porte un turban ? » (185-6).

Cette question donne l'occasion à son père de distinguer entre cette Tour, coiffée non par un turban mais par un cercle parfait, si important dans la religion musulmane où les dix cercles parfaits sont considérés comme fondamentaux, et les pyramides fixes et immuables de leurs ancêtres dont il raconte l'histoire et la signification religieuse et culturelle. Interculturel, Souleyman peut de cette façon faire le pont entre deux civilisations, une moderne, une ancienne, qu'il a eu l'occasion de connaître, l'un par sa naissance, l'autre par l'émigration. Curieusement, il ne fait aucune allusion à la tour Eiffel qu'il a dû connaître en France.

Ainsi aussi pour les touristes qui s'aventurent dans les ascenseurs : « Les visiteurs débarquent comme d'un avion qui atterrirait dans les airs, si l'on peut dire. Le Skypod, septième ciel relié à deux ponts panoramiques, les accueille sur sept niveaux. Émerveillement face à ces perspectives cubiques fuyantes » (33). Les exemples abondent.

C'est de cette façon que, pour mieux nous faire comprendre non seulement la nouvelle diversité que vit cette ville et qu'elle souligne à plusieurs reprises, mais aussi les problèmes qui en découlent, la Tour choisit de les personnaliser. Elle nous propose la « lecture » du vécu de certains et certaines de ses migrants. Mot à préférer peut-être au mot « immigrant », car il permet d'inclure ceux et celles qui passent d'une culture à une autre à l'intérieur des mêmes terres, tels certains autochtones, les homosexuels, les transsexuels, et ainsi de suite. Ou alors ceux et celles qui ne s'arrêtent qu'un certain temps dans tel ou tel pays d'accueil. À différentes occasions, elle décrit ou énumère ces différentes populations, mais rend le tout moins théorique en se concentrant sur quelques individus exemplaires.

Ainsi en va-t-il de la famille issue des Premières Nations : Pierre de Lune (Pete Deloon), Twylla, et Moki, leur fils ; de Marc Durocher, séparatiste enragé, originaire du Québec ; de Marcel-Marie, Franco-Ontarien, pleurnichard professionnel, passé à une culture bisexuelle.

Nous apprenons aussi le sort, bon ou mauvais, réservé à d'autres, venus réellement de l'extérieur : de Symphorien, écrivain français souffrant du vertige de la page remplie – de rien ; celui qui chez lui et en Europe est ingénieur des Ponts et Chaussées, Souleyman, Soudanais ainsi que sa fille Amanicha, et qui finit chauffeur de taxi à Toronto ; Zinal, Malais, obligé de fuir son pays avec l'aide de Twylla, épouse délaissée de Pete, à cause de l'euthanasie qu'il a pratiquée sur sa mère ; Rocco Cacciapuoti, né Italien, venu tout petit au Canada avec la mémoire de l'Italie en tête, ayant réussi par des moyens ô combien détournés, à grimper – temporairement – les échelons de cette nouvelle société ; Fung Chui, comptable agréé asiatique, qui a su intégrer les valeurs mercantiles ambiantes et de ce fait vit une prospérité que ses collègues ne connaissent pas.

La Tour, à force de les regarder, à force de les écouter, semble tout savoir de ces personnes qui représentent à peu près tous les continents.

La Tour CN, si elle regarde de haut, ne reste pas pour autant au-dessus de la mêlée. Son amour-propre, par exemple, souffre de la comparaison avec la tour Menara. Elle sera rassurée. Mais, la sympathie qu'exprime la Tour devant les déboires ou les succès que connaissent divers personnages nous permet de constater que la Tour n'est pas plus contente de son environnement que ses prédécesseurs. Elle (ou « il » ?) est fort critique à l'endroit du Canada officiel et s'insurge contre son libéralisme – dans le sens non américain du mot – et son mépris de l'individu, surtout quand celui-ci n'appartient pas à la majorité. Le Canada participe aussi de l'hégémonie de la langue anglo-américaine, symbole et symptôme d'une hégémonie économique aux tentacules s'étendant à la terre entière. La Tour, ne dit-elle pas au sujet de Pete Deloon : « Mais le langage de ce corps trapu diffère de celui du Almighty Dollar, langue de bois qui gargote dans sa gorge comme une croix des temps éculés » (16).

Pourtant, malgré l'antipathie qu'éveille chez notre narrateur ou notre narratrice, le Canada des « maîtres », il n'en demeure pas moins que l'objet principal de sa hargne, ce sont ceux – ou celles – qui veulent briser le pays, en particulier, les francophones dits « de souche » qui, de surcroît, militent contre leurs propres intérêts. De la même façon, elle dénonce les ghettos financés par le gouvernement fédéral sous prétexte d'une politique multiculturelle. Tout ce qui divise lui fait horreur. Tout ce qui unit dans la différence contiendra pour elle la promesse de l'avenir. L'essentiel ici, c'est la forme qu'adopte la différence. L'on ne doit aucunement viser une population fondée sur le modèle unique, pas plus que l'on ne doit viser une mosaïque culturelle où chaque groupe, tout en jouxtant d'autres groupes, vit pour ainsi dire barricadé derrière une barrière de sa propre création telles les « *gated communities* » de la Floride, voire de quelques banlieues torontoises.

Dans ce contexte, attardons-nous quelques instants à Pierre de Lune et à sa famille, car ceux-ci, à côté de la Tour, constituent le deuxième fil conducteur du roman, une mise en abyme à l'intérieur de l'autre que constitue *Ainsi parle la Tour CN*. Il suffit de lire le texte pour en saisir toute la complexité. On peut néanmoins souligner combien leurs vies sont imbriquées. Escalader la Tour représente pour Pete, qui a quitté sa réserve pour chercher à Toronto de l'argent pour sa famille restée à l'arrière, un défi auquel il ne saurait résister. Sa bravoure lui vaut d'être renvoyé, avec deux résultats. D'une part, il finit par vivre une liaison avec celle qui représente le Canada « officiel », Kelly King, si bien nommée ; d'autre part, il commence à sombrer dans une déchéance certaine, abandonnant sa femme, son fils, restés sur la Réserve, et se consacrant à l'alcool. C'est dire qu'il se coupe complètement de ses racines, de ce qui a contribué à former son identité. Il en paie les conséquences.

Twylla vit une expérience tout à fait opposée à celle de Pete. Elle aussi quittera la réserve, dans l'espoir de retrouver son époux. Confrontée à l'échec, elle décide de procéder autrement. C'est-à-dire qu'une fois à Toronto, grâce à sa propre énergie et à l'influence de Rocco, dont elle fait la connaissance à la Tour, elle sera nommée en mission en Malaisie, pour l'ouverture de la Tour Menara. Mission qu'elle réussit. Elle reviendra

à Toronto accompagnée d'un Malais qu'elle aide à obtenir les papiers qu'il faut. Libérée en quelque sorte, Twylla reviendra à la réserve avec Zinal, son ami malais, et s'adonnera ensuite à l'artisanat créatif, mêlant les traditions anciennes à la modernité. On peut constater ici que, comme dans le cas de Kelly, et contrairement au Zarathoustra de Nietzsche, la Tour souligne les capacités, l'intelligence des femmes.

Quant à Moki, venu également à Toronto et ayant prouvé à sa propre satisfaction qu'il peut se mesurer à la Tour, il retourne à la Réserve où il fonctionnera comme sage, développant toute une philosophie exemplaire alliant le passé traditionnel à l'avenir : « Le crépuscule, lui dit sa mère, vantant la capacité de la Tour de réconcilier le jour et la nuit, prépare l'aurore » (288). Voilà ce qui appuie l'intérêt dont témoigne son fils pour la création d'un réel nouveau monde sur les bases du déclin de son peuple :

Oui !, dit Moki calmement. Nous [les autochtones] devons refuser l'emprisonnement, les disparitions. Nous avons à lutter pour garder, à tout prix, notre identité, celle que partagent, avec nous aujourd'hui, nombre de blancs et de toutes les races de ce continent. Il faut que nous plantions des parterres de fleurs en forme de lettres d'alphabets : inuktitut, latin, cyrillique, arabe, hébreu, chinois, thaïlandais [...] et que nous dessinions, sur le modèle de l'immense feuille d'érable en tulipes rouges à High Parc à Toronto, le contour de chaque parterre selon une des fleurs des dix Provinces du Pays. Autour de l'érable, pousseront sans bruit le trillium, le lys [...] et toutes les fleurs qui cristallisent les terrains où elles ont été élues. Notre jardin sera aussi vaste que le pays, aussi grand que le monde. Chacun y aura du travail à la hauteur de ses exploits. (279)

Cette famille représente les diverses possibilités qui s'ouvrent à qui quitte son pays, voire son milieu, natal. Pete, s'en coupant, connaîtra la déchéance. Twylla refuse de s'enfermer dans toutes les traditions ; elle pratique l'exogamie en épousant Zinal selon les rites autochtones, s'installe avec son nouveau mari dans la réserve en contournant certaines règles imposées par la Bande, accueillera tous ceux et toutes celles qui viennent. Moki créera à l'intérieur des terres un magnifique jardin qui représente à la fois le différent et le même, l'autochtone et le monde extérieur. Twylla et Moki croient à l'importance des traditions de tout

un chacun mais sont d'accord pour penser que c'est dans la fusion que cette mémoire doit se maintenir. Comme les autochtones, les populations de souche, les interculturels, etc. sont invités à devenir tous migrants à l'intérieur d'un monde commun.

La Tour présente ainsi, parfois *a contrario*, parfois directement, l'image d'un réel métissage, d'une hybridité porteuse d'espoir, qui aboutirait à une culture unique et fort variée, à l'enrichissement de laquelle tous et toutes contribuent. Le Canada ainsi fait serait un excellent modèle pour tous les pays du monde. Quelle belle image que celle que nous offriraient ces pays, dont le Canada, qui mettraient en commun leur savoir, leur vécu, leur mémoire, toujours plus importante que l'histoire officielle, thème cher à l'auteur.

Mais ce beau rêve reste pour l'instant dans le domaine du virtuel. Derrière les verbes au présent se cache un temps futur, dont nous savons qu'il s'agit d'un temps instable. « Je vais donc faire vingt-quatre tours sur moi-même » (12), toujours au futur, dit la Tour en se présentant à son lectorat. Mais en fait elle n'en fait que vingt-trois. Quelle signification attacher à l'absence du dernier chapitre, qui lui représenterait la plénitude des vingt-quatre tours sur elle-même que la Tour est censée accomplir quotidiennement ?

Comment ne pas conclure que la Tour, et derrière elle l'auteur peut-être, reconnaissent que le rêve est encore à réaliser. Le chapitre absent, la page blanche à remplir, c'est la possibilité, même le devoir qui s'imposent à nous comme à tout autre lecteur, toute autre lectrice, d'abandonner nos propres préjugés en faveur de l'accueil de tout ce qui est différent et de contribuer ainsi à ce vingt-quatrième chapitre, qu'il importe de rédiger au plus vite.

Annexe

Bonjour, chers collègues, chers étudiants. Je suis très heureuse d'être ici avec vous aujourd'hui.

Pendant quelques secondes, vous n'allez rien comprendre à ce que je vais dire, et ce ne sera pas parce que je pratiquerai un discours jargonnesque. Nous sommes ici ensemble aujourd'hui pour parler de l'œuvre d'Hédi Bouraoui. Ma présentation portera sur son roman *Ainsi parle la Tour CN*. Nous savons tous et toutes que ce roman a pour but principal, d'une part de nous brosser un portrait de ce nouveau Toronto multiculturel et multilingue et d'autre part de nous proposer une nouvelle vision du monde, de l'avenir possible du genre humain dans sa diversité et dans son harmonie.

J'ai donc décidé d'entamer ma présentation en gallois, la plus vieille langue littéraire européenne à survivre encore aujourd'hui, histoire de prouver à Hédi que j'ai bien appris sa leçon !